

**19 MAI 1937**

Ma chère Böske,

J'espère que la bar-mitsva s'est bien déroulée et que Lali était en forme... Qui y était et que s'y est-il passé? Écris-moi tout. Édi était à la maison avec le jeune Müller. Ils sont repartis lundi. Comme je l'ai dit à Gyula, Géza tousse toujours. J'aimerais qu'il aille voir un médecin à Pest, mais il attend d'aller mieux pour voyager. Peut-être que la chaleur estivale le guérira.

Miksa a trouvé un emploi à Édi chez Gerbaud, et il l'a accepté aujourd'hui. Il était devant un grand dilemme, parce que Kepes l'avait amené chez Providentia Assurance, où il travaille également. Il n'était évidemment pas content qu'Édi quitte l'entreprise aussi rapidement, parce qu'il n'avait personne pour le remplacer et prendre sa relève. Miksa dit qu'il va parler à Gerbaud pour qu'Édi puisse continuer à travailler avec Kepes jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un pour le remplacer. Nous avons dit à Édi qu'il ne devait pas laisser cela se produire. Son salaire est terriblement bas : 40 pengös pour le premier mois, puis 50, et finalement 60 pengös. Mais Miksa lui a simplement dit de l'accepter, parce que bientôt, il gagnera davantage.

Pour nous, cela veut dire plus de dépenses imprévues, mais que pouvons-nous y faire? Dès qu'Édi sera installé, il y aura de la place pour Lali. Il devrait venir au début des vacances.

Comment va ton œil? Quelles sont les nouvelles? Que t'a dit Marika? Elle a aimé rester avec nous? Vilma et sa famille sont maintenant de retour, et tout le monde va bien. Qu'as-tu fait pour la Pentecôte? Y avait-il ce qu'il fallait pour cette journée, au magasin? Quand viendrez-vous nous voir?

Je t'embrasse très fort,

Szidi

**5 MAI 1944**

Mes très chers,

J'ai reçu votre lettre. Chère sœur, c'est très mal de faire preuve de tant de faiblesse. Ilonka dit que tu pleures sans cesse. Tu sais, ça n'aide pas du tout. Tu vas abîmer tes yeux et nuire à ton bien-être. Je supporte la situation avec une ferme détermination, et j'arrive à réprimer des larmes inutiles. Je n'ai reçu aucune nouvelle de Géza, sauf un formulaire rempli de sa main accompagnant son passeport retourné au cours de la première semaine. Depuis, plus rien. J'ai envoyé deux colis, mais je ne sais pas s'il les a reçus. Ce qui me rassure un peu, c'est que Szöki Frommer n'a pas écrit non plus. Je ne peux pas imaginer mon pauvre vieux mari comme ça – comment le pourrait-on?

Nous restons forts. Édi continue à travailler. Il a déjà une bonne réputation dans le village, et plusieurs employeurs aimeraient l'avoir. Je m'en sors plutôt bien, parce qu'avec M<sup>me</sup> Steier qui vient ici pour faire du ménage et donner un coup de main, je ne suis pas seule. Quand Édi n'est pas là, la solitude est terrible. Le seul problème, c'est la lessive. Personne ne veut faire sa lessive à la maison, mais nous ne sommes pas autorisés à engager une blanchisseuse. J'ai déjà lavé les petits morceaux moi-même. J'ai terminé une chaussette; j'espère avoir assez de fil pour l'autre. As-tu des nouvelles de Jenö G \_\_\_\_\_? Hier, les gendarmes nous ont convoqués et ont enregistré tous nos renseignements personnels. Qu'est-ce que ça veut dire? Il faut être prêt à tout. Szerén m'a écrit que Magda et sa famille vivent avec eux. Il y a des inconnus chez Jolán, ainsi que Boriska, parce qu'ils lui ont pris sa maison. Anna et sa famille restent toujours au même endroit. Ils vont bien. Pista I \_\_\_\_\_ n'est pas chez lui non plus.

Je suis allée chez le médecin jeudi et il a pris ma pression artérielle – elle indiquait 165. Je ne le crois pas, puisqu'avant, elle était à 190. Mais peu importe, j'ai reçu des coupons de ration de lait.

Personne ne vient nous rendre visite. On nous évite comme si nous avions la lèpre. Mais je sais que le bon Dieu garde un œil sur moi, car Édi est toujours à mes côtés, j'espère qu'il en sera toujours ainsi – je ne demande même pas à son ami Józsi de l'emmener en voyage.

Écrivez quand vous le pourrez, ça compte beaucoup pour nous. Que Dieu nous donne à tous la force et la santé.

Bises bien affectueuses,

Szidi

Voici l'adresse de Géza :

Internáló Telep Garárny U. 12 Bodzásujlak Zemplén megye

Écrivez-lui de temps à autre.

**16 MAI 1944**

Mes très chers,

J'ai reçu la lettre de Gyula aujourd'hui. Je me dépêche d'y répondre, parce que je ne sais pas si j'aurai du temps dans les prochains jours. Je suis seule chez moi, Édi travaille. Peut-être ne connaît-il même pas la nouvelle? Je l'ai appris ce matin. Notre locataire m'a montré le journal. Je demeure déterminée à ne pas sombrer dans le désespoir. Je ne sais pas non plus ce que nous pouvons emporter ou pas. Nous n'avons toujours pas de nouvelles des autorités, mais je suis certaine qu'ils arriveront d'un instant à l'autre. Aujourd'hui, c'était le marché hebdomadaire, et M<sup>me</sup> Gyermelyi disait qu'on avait déjà emmené M<sup>me</sup> Pfeifer à Tata hier, mais que son mari avait été emmené à Komárom. Ce que je redoute le plus, c'est qu'on m'arrache Édi. Si seulement mon cher mari était avec moi! M<sup>me</sup> Spácz a reçu une carte de son mari disant qu'ils l'ont emmené de Nagy Kanisza à Sárvár, et que peut-être on y emmènerait Géza aussi. Je vous laisse imaginer la suite. Où sont les Szpéters, et où seront-ils emmenés? Il y a énormément de choses ici, où iront-elles?

Si nous sommes toujours ici lundi, je vous écrirai. Sinon, je vous écrirai de notre nouvelle adresse. J'espère que ma lettre vous trouvera toujours là. Puisse Dieu vous aider à connaître un meilleur sort. Soyez forts! Soutenez-vous aussi longtemps que possible. Le bon Dieu continue de veiller sur nous.

Je continuerai à vous écrire tant que ce sera possible.

Je vous embrasse affectueusement,

Szidi

**29 MAI 1944**

Chère Szerénke,

Je ne sais même pas par où commencer. Ce que je viens de vivre et ce que j'ai vu ici est trop terrible même pour un roman d'horreur. Tout d'abord, le départ d'Édi. Je pensais que j'allais mourir. Toute seule ici, à vivre ce bouleversement énorme. Par chance, Teri Spácz et sa mère m'ont aidée. Elles ont même dormi ici, ce qui a rendu la situation supportable, d'une certaine manière. J'ai vidé toute la maison et placé son contenu dans un entrepôt. J'ai fait un inventaire, mais les autorités locales n'ont pas voulu le signer. Un agent des finances a aussi fait un inventaire, et il est resté là-bas quand nous sommes parties, soi-disant pour verrouiller la maison. Un officier subalterne hongrois vit dans la chambre de Józsi. Le lit et d'autres objets y sont toujours. Aussi désemparée que je sois à propos de Géza, j'étais heureuse qu'il n'ait pas eu à assister à la destruction de ce travail d'une vie. La semaine dernière, il m'a écrit quelques lignes rédigées sur l'avis de livraison, me disant qu'il peut recevoir un colis d'un maximum de 5 kilos tous les 8 jours. Il m'a renvoyé son maillot de corps d'hiver. Une feuille de papier bien pliée est tombée du paquet; apparemment, Frommer l'a placée là clandestinement. Je suppose que Géza n'en avait pas le cran. Je ne comprends pas pourquoi ils ne sont pas autorisés à nous écrire? Je lui ai envoyé un colis de la maison et je le ferai d'ici aussi, si possible. J'ai apporté le poêle de la cuisine d'été, que nous avons installé dans le grand cabanon ouvert dans la cour. Tous les résidents l'utilisent pour cuisiner, parce qu'ils n'en ont pas apporté. Nous sommes partis à 11 h vendredi, dans un gros véhicule en désordre et plein à craquer. Nous voyagions à l'extérieur des véhicules bondés, les autorités locales étant assises avec les chauffeurs à titre de gardes. La place du marché était bondée de gens. C'était horrible, mais nous avons tenu le coup, sans verser une larme pour ne pas qu'ils nous voient pleurer. Nous sommes arrivées au bout d'une heure. On nous a fait descendre devant la maison de prière juive, et c'est là qu'on nous a dit où nous allions. Je n'oublierai jamais ce que j'y ai vu : la cour, longue et étroite, était remplie de bagages, de piles de draps, de placards, de commodes et de gens abasourdis trempés par la pluie battante qui avait commencé à tomber. Je ne peux pas exprimer tout le désespoir que j'ai ressenti; je pensais que nous devrions vivre là. Szerén Gládl y vivait, et elle nous a accueillis en larmes. On nous a assigné des logements, où nous sommes maintenant. C'est un quartier agréable, composé de villas aux cours spacieuses. La voiture nous a déposés ici et tous nos biens ont été laissés dans la cour; nous devons les apporter à l'intérieur. On nous a assigné un vrai taudis,

une longue pièce étroite avec une porte et une fenêtre défectueuses. Pendant que nous entrions, le locataire miséreux qui y vivait était en train de déménager. Je partage ce trou à rat avec les Spáczes et M<sup>me</sup> Frommer (Ilonka Mallinger), donc nous sommes quatre. Dès notre arrivée, ils ont commencé à blanchir, à frotter et à remplir les trous pour réduire les odeurs. J'avais apporté un rouleau de tapis léger que nous avons utilisé pour recouvrir le plancher de la chambre, puis nous avons préparé les lits pour que nous ayons au moins un espace décent pour dormir. J'avais un lit et six matelas, les Spáczes avaient un lit pliant et M<sup>me</sup> Frommer, une chaise longue, tandis que la fille des Spáczes dort par terre, sur deux matelas. J'ai aussi apporté un petit placard et M<sup>me</sup> Spácz avait un placard de cuisine double. Le mien n'entraîne pas dans la chambre, alors il est dans le hall. Il n'y a pas de cuisine, mais nous avons un garde-manger, où nous avons rangé des caisses, et autres objets. J'ai aussi apporté le poêle, des denrées alimentaires, tous les vêtements que j'ai pu, ainsi qu'une tenue pour Géza et Édi. Vous pouvez imaginer l'état dans lequel je suis. Espérons qu'on ne nous forcera pas à déménager à nouveau. Ce serait terrible. Nous cuisinons ensemble, avec M<sup>me</sup> Frommer et M<sup>me</sup> Spácz; c'est [elle] la chef, elle cuisine très bien. Je suis l'organisatrice. Je pense que nous allons bien nous entendre. Nous n'avons vu aucun des autres habitants de Zsámbék, même s'ils ne vivent pas loin d'ici. Notre cour compte 24 personnes venant de Budakészi, de Kistétény et de Biai. Kramer est ici aussi, et c'est terrible de le voir si blême, inconsolable et impuissant. Sa gouvernante est avec lui. Il m'a reconnue et nous avons parlé un peu. Son fils s'est suicidé avant leur départ. Il est constamment en train de le chercher et de pleurer. J'essaie d'éviter de passer du temps avec les autres autant que possible... ils parlent et se plaignent sans cesse. Mais bon, c'est assez; je n'aurais pas assez de 1 000 pages.

Édi t'a-t-il rendu visite? Je n'écrirai pas de lettre séparée pour Iolánna maintenant, je n'en ai pas la patience. Montre-lui mes lettres si elle veut les voir. Je lui envoie aussi plein de baisers.

J'espère que tu es à nouveau sur pied? Géza est toujours à Garány.

Que Dieu soit avec vous, je vous embrasse tous affectueusement.

Szidi

Voici mon adresse : Veisz Budafok Pannonia utca 54

**30 MAI 1944**

Hamvai Gyula úrnak

Budapest

Kerepesi-út 38 sz.II

Mes très chers,

Je suis arrivée vendredi après-midi, à 13 h 30, dans de bonnes dispositions. Je me suis installée aussi bien que possible. Nous nous séparons le ménage, les Spáczes, M<sup>me</sup> Frommer et moi. La cour est bien, spacieuse et agréable. Édi a encore écrit à Zsámbék, de Vác. Je ne sais pas s'il y est toujours. Géza a aussi écrit la semaine dernière, mais seulement sur l'étiquette de son colis, dans lequel il a renvoyé sa lessive. Il demande un colis de 5 kilos, tous les 8 jours. Je peux peut-être les envoyer d'ici, avec ceux de M<sup>me</sup> Frommer, puisque son mari est avec lui. J'ai parlé à Klári au téléphone, et ils ont aussi écrit à ce sujet. Il est impossible de mener à bien ce dont ils ont discuté. Les Spáczes m'ont obtenu la même chose par écrit. J'écrirai davantage quand je serai un peu plus installée. Le miracle, c'est que malgré tout ce que j'ai vécu, j'ai gardé ma santé. Écrivez-moi...

Je vous embrasse affectueusement,

Szidi

Pfeifer Gézané

Budafok Veisz :

Pannonia utca 54

**3 JUIN 1944**

Hamvai Gyula úrnak Budapest

Kerepesi út 38 sz II-21

Mes très chers,

J'espère que vous avez reçu ma lettre de la semaine dernière. Rien n'a changé depuis. Pas de nouvelles de Géza, ce qui me plonge dans le doute. J'ai reçu une lettre de Magda vendredi. Ils ont reçu deux cartes postales d'Édi, qu'ils m'ont envoyées. Mon pauvre chéri, il n'a rien reçu de ce que j'ai envoyé d'ici, parce qu'il a quitté Vác le 28. Il leur a écrit de Dombovár parce qu'il ne connaissait pas mon adresse.

Magda m'a aussi donné de bien tristes nouvelles : ils ont pris Imre, Gábor et 19 autres personnes au magasin et depuis, pas de nouvelles. Personne n'est épargné. Les Irmas ne m'ont pas écrit depuis que je suis ici. Ils ont certainement reçu ma lettre, non? J'espère que vous allez bien, que vous êtes en bonne santé. Qui de la famille a été appelé? Mon cher Gyula, si ça ne pose pas trop problème, j'aimerais que tu ailles à la boutique de tailleur de Károly Spácz, à cette adresse : Tormai Leczél u. 15. Il est ouvert de 8 h à 13 h et de 15 h à 18 . Il voudrait te parler de ma situation. J'ai l'intention d'écrire à Irma aujourd'hui. Szerén envoie aussi des colis à Géza, mais la question est de savoir s'il les reçoit. À l'exception de l'argent, rien ne m'est revenu, ni à M<sup>me</sup> Frommer.

Je vous embrasse affectueusement, Szidi

Pfeifer Gézané

Budafok

## 7 JUIN 1944

Mes très chers,

J'ai reçu votre carte, donc je répondrai d'abord à celle-ci. J'aimerais beaucoup que vous glissiez la carte retournée de Géza dans une lettre. De même, le facteur nous a ramené ici le 30 les 100 pengös que nous avons postés depuis Zsámbék le 24. On avait indiqué sur l'enveloppe qu'il avait déménagé. Je lui avais envoyé un colis de nourriture et des vêtements le même jour, mais il ne nous est pas revenu. M<sup>me</sup> Frommer avait elle aussi envoyé un peu d'argent, qui n'est pas revenu non plus. Mais ils sont ensemble. Je ne comprends pas comment il a pu ne pas recevoir mes cartes, comme vous l'écrivez, alors que je lui écrivais très souvent et que lentement, je le préparais, le pauvre, à ce qui s'était passé. Je lui avais d'abord écrit que les amis d'Édi avaient déjà été appelés, puis j'ai écrit qu'il était parti, et ainsi de suite. Je n'ai jamais rien reçu de sa part, sauf au début de la semaine dernière, quand il a renvoyé un colis contenant ses vêtements sales et qu'il a écrit quelques lignes seulement sur le bordereau de correspondance disant qu'il allait bien et que je pourrais lui envoyer un colis de 5 kilos tous les 8 jours, ce que j'ai fait pendant que j'étais encore à la maison. Je ne sais pas si je vous avais écrit à ce sujet, mais quand j'ai ouvert son colis, une note bien pliée en est tombée. J'étais si heureuse! C'est Frommer qui l'y avait glissée clandestinement pour sa femme. Je l'ai lu, et il y a écrit qu'oncle Pfeifer s'amuse aussi. Je ne comprends pas pourquoi Géza avait peur d'écrire, mais c'est comme ça. C'est pourquoi je voudrais vraiment savoir ce qu'il écrit et quand. Je me suis aussi dit qu'on me l'a peut-être retourné parce que j'ai envoyé 100 pengös deux fois de suite. Je ne sais pas ce que je dois faire maintenant? J'attendrai que M<sup>me</sup> Frommer ait des nouvelles. Le mari de M<sup>me</sup> Spácz est probablement parti de Sárvár pour aller rejoindre Lali. Il a écrit de là-bas, avant de partir. –

Me voilà, sur la route avec eux et j'en suis très heureuse. C'est bien d'être parmi des visages familiers plutôt qu'avec des étrangers. M<sup>me</sup> Frommer et M<sup>me</sup> Spácz s'occupent de la cuisine alors que Teri Spácz et moi faisons le ménage et la couture. Nous continuons de ranger pour que tout le monde ait de la place, parce que notre petit nid est très petit pour nous quatre. Depuis peu, nous sommes cinq, car un vieil homme de Tök nommé Schwarz, qui est marié à une chrétienne depuis 40 ans, a été envoyé ici, avec M<sup>me</sup> Frommer, puisqu'ils sont tous deux de Tök. Heureusement, il y a un grand cabanon ouvert dans la cour, où il dort sur son tapis de paille. Nous lui donnons un peu de nourriture chaude pour ajouter à ce qu'il a apporté. Mais que ferons-nous quand il

fera plus frais? J'ai apporté le poêle de la cuisine d'été avec moi et nous cuisinons dans le cabanon. La cour est très agréable et spacieuse, mais elle bourdonne d'activité à longueur de journée, comme dans une ruche. Avec les locataires qui vivaient déjà ici, nous sommes 22. Kramer, de Biai, est ici aussi. C'est horrible de le voir si blême et impuissant. Sa gouvernante est avec lui. Son fils, Miklos, s'est suicidé la semaine dernière, avant que nous arrivions ici. Il est constamment en train de l'attendre et de pleurer. On lui a dit qu'il avait été appelé. Je lui ai parlé, et il s'est souvenu de moi et de toute la famille. – La semaine dernière a été un cauchemar. J'ai vidé toute la maison et tout transféré dans un grand entrepôt. Je n'ai rien apporté d'autre que mon lit, les matelas, une armoire, des vêtements et de la nourriture. Les Spáczes ont un lit pliant, une armoire de cuisine et d'autres choses, et M<sup>me</sup> Frommer, une chaise longue. Nous sommes venus de Zsámbék dans 4 camions de marchandises et les femmes devaient s'asseoir sur le dessus. Une foule énorme s'était réunie dans la rue pour observer le spectacle. La maison est restée grande ouverte parce que l'agent des finances continuait de faire l'inventaire – c'est ce qu'il a dit. Beaucoup de choses sont restées dans la maison, et toute la marchandise du magasin y est restée aussi. J'ai apporté l'inventaire avec moi. Ce qui m'a le plus désespérée, c'est qu'Édi ait été appelé du jour au lendemain. C'est une bonne chose qu'il ait rassemblé ses affaires, parce que j'avais le pressentiment que ça se passerait ainsi. Le pauvre, il a eu si peu de bonheur quand il était à la maison. J'ai vendu un ou deux objets, de petites babioles. Une fois en route, il a commencé à pleuvoir. Nous nous sommes arrêtés devant la maison culturelle ou de la prière juive, et la scène qui m'attendait m'a coupé le souffle : une longue cour étroite jonchée de bagages, de lits superposés, de gens. Pas même un roman d'horreur ne pourrait la décrire. C'était cauchemardesque. C'est là qu'on nous a assigné nos domiciles, à une bonne distance de la ville. L'auto ne pouvait pas entrer dans la cour, alors elle s'est arrêtée devant le portail. Il y avait deux chariots sur place; le locataire misérable qui vivait là-bas était en train de déménager. Personne ne pouvait nous aider, mais en échange d'un bon pourboire, le chauffeur allemand a fini par nous donner un coup de main. Nous, les femmes, avons tout apporté et jeté dans la cour, alors que la pluie continuait de nous arroser. Nous avons inspecté la chambre qui nous avait été assignée : quel trou horrible! Une pièce longue, étroite, sale et malodorante, avec une porte, une fenêtre et du mortier défectueux. Nous nous sommes immédiatement plongées dans le blanchissage et le nettoyage pour pouvoir installer les lits. Nous avons apporté de vieilles couvertures, qui recouvrent la pièce. Comme nous sommes arrivées tard et que nous étions les dernières arrivées, les meilleures chambres étaient déjà occupées. Au moins, nous sommes ensemble. Dans les chambres en ville, les résidents dorment et cuisinent au même endroit. Pas nous. Malgré cela, nous sommes

constamment en train de déplacer les choses, mais au moins, c'est présentable. Ce que je crains maintenant, c'est que nous devrons partir. Je pense souvent à vous, à où vous allez finir. J'ai parlé à Irma deux fois au téléphone, ils m'ont aussi écrit deux lettres alors qu'ils étaient encore à Zsámbék. Je ne sais pas quelle est leur adresse actuelle. La famille des Spáczes voulait les accueillir chez eux. Ils ont aussi obtenu la permission de m'amener à Pest avec eux, et sont même sortis pour pouvoir parler aux gendarmes de Zsámbék, mais n'ont pas réussi à obtenir l'autorisation. On leur a dit qu'ils devaient obtenir plus de renseignements à Budafok. Mais d'après ce que nous lisons, ce n'est peut-être pas mieux à Pest. Klári a également mentionné le message de Gyula et j'ai aussi essayé, mais on nous a dit que nous aurions dû prendre des mesures plus tôt. Si seulement les choses pouvaient rester comme elles le sont actuellement...

J'ai reçu une carte d'Édi, envoyée ici de Zsámbék, mais il a dû l'écrire à Vác, parce qu'elle était datée du 26. Je ne suis pas encore allée en ville, mais les autres, oui. Je n'ai aucun désir d'être parmi les gens. Tout le monde ne parle que de ses problèmes. – Klári a écrit que M<sup>me</sup> Farkas, du Delikát, vit ici à Budafok. Hier, j'ai fait des recherches sur elle ici dans la cour; il s'avère que la maison lui appartient. Elle est passée aujourd'hui et a expliqué qu'elle ne vivait pas ici parce qu'elle a aussi une autre maison en ville. Elle a un beau grand jardin. De mauvaises choses doivent être en train de se passer, parce qu'une fille de 13 ans qui vit ici a pris quelques pois verts dans son panier et la femme lui a dit d'un ton sec qu'elle ne les avait pas ramassés pour cette raison. Sinon, plus tard, en écrivant depuis Kistárca, elle a aussi dit que Márta Tökölön, la femme du médecin, avait été amenée ailleurs et elle a parlé de beaucoup de choses, de tout ce qui était arrivé à sa famille. –

Les J. ont obtenu deux mois de sursis à Tököl, mais tout le monde doit travailler. Il n'y a pas d'abri anti-bombes ici, mais il y en a de très bons en ville. –

Écrivez plus sur vous-mêmes et sur tout ce que vous savez, et le plus tôt sera le mieux. Si vous saviez à quel point je suis perdue. Encore une fois, je dois dire à quel point j'ai de la chance que les Spáczes soient avec moi. Pas de nouvelles de Lali ni de Jenő. Les chaussettes sont faites. Je les ai placées avec le reste des vêtements pour hommes, parce que j'en ai apporté aussi.

Dieu vous bénisse. Je vous embrasse,

Szidi

## 7 JUIN 1944

Ma précieuse Böske,

J'ai reçu ta lettre, ainsi que la carte de Géza. Je n'ai pas été très surprise que Gyula soit appelé, parce qu'il y a un homme de Tök ici, une connaissance de M<sup>me</sup> Frommer. Il a 59 ans et a été appelé vendredi. Ma chère Böske, le seul conseil que je puisse te donner est de rester forte et de ne pas te laisser aller. Avec beaucoup de volonté, on peut être fort. Commence à emballer tes choses, tranquillement. Je ne sais pas si tu as déjà pu mettre quelque chose de côté? Sinon, prends autant de sous-vêtements, de vêtements d'extérieur, de produits secs, de chaudrons et de draps que possible. Malheureusement, on ne peut pas tout prendre, même si on peut peut-être en apporter davantage à Pest. Je ne sais pas, ton lit, une petite armoire, une petite table, deux chaises, de bons coffres, si tu en as... Malheureusement, moi je n'en avais pas. Fais des pâtisseries qui se conservent et mange bien, ça donne des forces. N'hésite pas à te cuisiner quelques mets rapides, et à apporter un peu de pétrole, de térébenthine ou d'essence. J'ai apporté une bouteille de chacun, et des brosses aussi. J'ai aussi un costume, des sous-vêtements et des chaussures pour Géza et Édi. Nous avons à peine assez de place, l'endroit est recouvert de nos biens. Je ne sais pas comment je ferais pour tout rassembler si je devais déménager à nouveau. Le colis de mon Géza est revenu, avec les autres 100 pengös. Il semble qu'il ait déménagé. Rien n'a encore été retourné à M<sup>me</sup> Frommer. Ce n'est pas la peine de lui envoyer quoi que ce soit d'ici à ce que je sache où il est. Mais où puis-je me renseigner? Klári m'a aussi écrit la semaine dernière pour me dire qu'ils avaient déménagé près d'ici. Quand t'ont-ils écrit? Je suis tellement déstabilisée. Chaque jour, des nouvelles cauchemardesques circulent ici. Si ce n'était pas de cela, tout irait bien. M<sup>me</sup> Frommer cuisine bien. M<sup>me</sup> Spácz l'aide, et moi je nettoie, je range, j'aide Teri à coudre, etc. Quand tout est fait, j'écris, et voilà à quoi ressemblent nos journées. Je ne suis pas encore allée en ville, je n'en ai même pas envie. À partir d'aujourd'hui, nous ne pourrons faire nos courses qu'entre 15 h et 17 h, mais ce sont aussi les autres qui s'en occupent. J'attends toujours qu'Édi communique avec moi. Récemment, il a écrit à Serén de Dombovár, parce qu'il n'avait pas encore reçu mon adresse, mon pauvre chéri. –

Les choses bouillonnent autour de moi.

Tout le monde est là, à commencer par les femmes des rangs plus élevés, jusqu'aux rangs plus bas. Il y a même une connaissance d'Anna, rencontrée lorsqu'elle était jeune

filles. Magda m'a aussi écrit pour parler de leurs problèmes. Mais il n'est pas une seule famille qui ne fasse face à une tragédie. C'est pour cette raison, chère sœur, qu'il faut rester fort. Nous devons vivre pour le bien de nos êtres chers, aussi longtemps que cela est permis. Est-ce que Pista Hamver a déjà été appelé?

Continue à m'écrire, ma sœur, même si c'est seulement quelques lignes. Où est Gyula? J'ose à peine le dire, mais viens me visiter. Oh, comme ce serait bien! –

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Szidi

Budafok Pannonia u 54 sz

Mon Édi me répétait sans cesse la même chose avant de partir : « Anyukám, [ma chère mère], ne t'inquiète de rien. L'important, c'est que nous restions en vie. Tout le reste est remplaçable. » Maintenant, c'est à toi que je le dis.

## 11 JUIN 1944

Mes très chers,

J'ai reçu vos deux cartes postales. Les nouvelles que vous m'avez données sur les Irmas m'ont beaucoup affectée, mais je suis un peu plus calme maintenant, parce que plusieurs sources m'ont dit qu'ils avaient été emmenés à Fehérvár. La propriétaire, la dame du Delikát, a dit que les Ercsis[?] y avaient aussi été emmenés. Sa belle-mère y vivait. Certaines personnes ont déjà écrit de là-bas. J'attends de leurs nouvelles avec impatience. C'est bien que Gyula soit revenu et que vous ne soyez plus seuls. J'espère que vous avez reçu ma longue lettre? Je serais bien déçue si elle s'était perdue – j'y ai tout résumé. Depuis, je vous ai écrit une carte dans laquelle j'écrivais que l'argent et un colis que j'avais envoyés à Géza m'étaient revenus, mais pas le dernier colis contenant des vêtements. Selon le bordereau de correspondance, il aurait déménagé.

M<sup>me</sup> Frommer n'a rien reçu, elle, bien que les deux hommes aient été ensemble. Elle écrit à son plus jeune frère, qui offre des services de consultations aux Juifs, pour lui demander ce que l'on pourrait faire. Vous pouvez imaginer l'état dans lequel ça me met. Mon Édi a posté une carte datée du 28 à Szerén, qui me l'a envoyée. Il l'a écrite à Dombovár. Depuis, je suis sans nouvelles de lui. Les Taubers ont aussi écrit; elle n'est pas avec les garçons, elle était toujours à Vác la semaine dernière. Aujourd'hui, Emil B. a envoyé un ami ici qui m'a remis une note – il est malade et ne pouvait pas venir lui-même. Il m'a demandé si j'avais besoin de quoi que ce soit et m'a dit qu'il viendrait me voir une fois qu'il serait remis.

Avez-vous commencé à emballer vos choses? Avez-vous une idée d'où on vous ordonnera d'aller? De nombreuses rumeurs différentes circulent sur le fait que nous ne pourrions pas rester ici non plus. Je ne sais pas ce que les Irmas ont pu emporter avec eux. S'il vous plaît, mon Dieu, faites que ce ne soit pas ce qui nous attend aussi. Vous n'avez pas parlé à M<sup>me</sup> Zoltán? Il y a tellement de choses dont j'aimerais parler, mais que je ne peux pas écrire. Quant à moi, tout ce que je peux dire, c'est que je m'en sors, mais que je suis dans un état de confusion constant, comme si j'avais reçu un coup sur la tête.

Je suis allée en ville pour la première fois hier. C'est à une bonne distance d'ici. Nous sommes allés au marché hebdomadaire. Nous ne sommes autorisés à faire nos achats qu'entre 15 h et 17 h. Il y avait toutes sortes de légumes verts. Nous avons rendu visite à certaines personnes qui vivent là-bas. Tout le monde vit dans des pièces convenables

même si elles sont surpeuplées, mais au moins, ils ont une pièce où loger. Nous, nous vivons dans un garde-robe, mais quand même, si seulement cela pouvait rester ainsi... Écrivez-moi souvent, tant que c'est encore possible. Pas de nouvelles de Lali?

Je vous embrasse affectueusement,

Szidi

## 28 JUIN 1944

Mes très chers,

Aujourd'hui, j'ai reçu la lettre de Gyula. J'étais très embarrassée du fait que vous ne m'aviez pas écrit votre adresse, jusqu'à maintenant. J'ai vécu des heures très difficiles ici, car il n'y a pas d'abri anti-bombes dans la maison. En vérité, la seule protection que nous avons était la grâce de Dieu. Il est le seul à savoir ce qui nous attend; continuons à lui faire confiance. Malheureusement, je n'ai aucune nouvelle de Géza, d'Édi ou des Irmas. J'ai peur de rester seule même une minute dans ce qui me sert de chambre, parce que je sombre dans le désespoir en me demandant ce qui leur arrive. Je ne sais dans quelle direction ils sont, à quel endroit. Vous n'avez pas de nouvelles non plus? Szerén écrit plus souvent. Imre et son beau-frère sont toujours à Pest, mais ils ne savent rien de plus. Elle m'a écrit qu'il y a dix personnes avec eux. Ce n'est pas beaucoup pour une si grande maison. Les garçons de Jakab, Gyuri et Feri, sont également partis. Ils n'ont pas de nouvelles de Gyuri. Sa lettre est aussi remplie de désespoir. Bass a aussi écrit quelques lignes pour me demander si j'avais besoin de quoi que ce soit et je lui ai répondu que non. Pour ce qui est de ma santé, je vais bien. On dit que les Spáczes vont aller travailler à Tétény, dans un jardin d'État. Je ne serai pas heureuse sans elles, mais si elles partent, je m'en sortirai, d'une façon ou d'une autre. Il ne faut pas penser à la maison ni dormir. J'ai une dent de devant et la couronne d'une autre qui sont tombées. J'ai pu la faire réparer, mais les résultats étaient si terribles qu'il faut maintenant l'enlever. J'ai appris que notre maison avait été transformée en étable. Je n'ai aucune idée de ce qu'on a fait du magasin. Et votre maison? Y avez-vous laissé des affaires? Je ne sais pas si on pourrait se renseigner sur Géza auprès de la Croix-Rouge. Écrivez-moi plus souvent. Je le ferai aussi. Je ne sais pas si j'envoie ma lettre à la bonne adresse, elle était difficile à lire. Les Spáczes viennent d'avoir une grande discussion : devraient-elles partir ou non? Teri a finalement décidé de ne pas partir; elle a le cœur fragile et s'inquiétait de devoir travailler dans cette chaleur. – Nous avons désormais un abri anti-bombes, même s'il n'est pas parfait, c'est mieux que rien. Puisse Dieu nous protéger pour que nous n'ayons pas à [l'utiliser].

Que Dieu soit avec vous. Baisers affectueux,

Szidi